

GABRIEL GUÉDON

JE SUIS MALADE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042523442

Dépôt légal : janvier 2026

À Galipote et Kaori

« Il y a toujours un léger mieux avant de calancher. »
La Fée Morgane – Kaamelott.

Prologue

À quoi bon écrire un livre ?

Vous voilà prévenus : je ne mentirai pas, mais il est possible que je vous fasse rire. J'essayerai. J'aurais voulu écrire un roman drôle¹, mais je ne sais pas faire, alors ce qui suit ne sera pas jouasse.

Vous n'êtes pas ici dans le rayon des bouquins de ceux qui ont « réussi leur vie », qui vous racontent comment ils ont bâti leur fortune ou sont partis de rien pour arriver au sommet. Moi, je suis parti de rien pour rester tout en bas. Au moins, peut-on penser que le risque de tomber n'existe pas, non ? Bon, en même temps, le titre du bouquin vous a vendu la mèche.

Je n'ai jamais vraiment compris le besoin ou la nécessité de l'autobiographie, de se raconter soi-même, plus ou moins intimement, de façon publique. Je n'ai pas non plus, y compris pour les personnes connues dont je suis admiratif – et il y en a très peu – ressenti de curiosité pour les détails de leur vie ; elle ne m'intéresse pas. En revanche, j'ai peu à peu mûri l'idée que le partage d'une expérience totale de la vie dans ce qu'elle peut avoir de plus difficile, de plus retors, de plus noir parfois, pouvait trouver écho voire venir en aide à celles et ceux qui vivent et ressentent ce que je vais décrire ; et tenter d'aller au-delà.

Il y a dans cette perspective, un besoin criant de crier ce qui est sourd, d'expliquer l'indicible, de montrer l'invisible,

1 J'ai écrit un roman à 20 ans, mais il n'était ni drôle, ni bon.

c'est-à-dire ce que l'on fait jour après jour depuis notre naissance avec cette sensation perforante que personne ne peut nous comprendre.

Pour toutes les âmes qui se sentent *à part*, pas à leur place, dans la mauvaise époque, dans un corps qui ne vous appartient pas, dans un monde qui vous étouffe ; à toutes ces âmes qui errent dans un brouillard de souffrance en cherchant une lumière ; bref, à tous ceux qui n'ont aucune idée de ce qu'ils foutent là et qui cherchent la sortie, je vous dédie ce livre dont vous faites partie, malgré vous.

1. Un soir d'été

J'ai perdu mon chat.

C'était un samedi. Je venais de me péter le pied comme un con, à la citadelle de Brouage, en sautant du haut d'un mur pour me convaincre que je pouvais imiter mon neveu de 16 ans. De l'orgueil mal placé. En revenant de notre petit voyage, elle n'était pas rentrée le soir. Nous sommes sortis longuement dans les alentours pour la chercher, à cloche-pied ou peinant à embrayer une fois dans la voiture pour élargir le périmètre.

C'est ainsi que cette histoire commence, non par le début, mais par la fin.

Par un événement à la fois tragique et banal, que la plupart des gens de ce monde auront vécu dans leur vie à des degrés différents, et que d'autres considéreront comme une ligne à la rubrique des faits divers.

Me voilà à mon bureau, lunettes sagement posées, cigarrillo à la bouche, au milieu de la nuit, incarnant le parfait cliché d'un écrivain sombre qui étale ses pensées sur son clavier. Je ne me considère ni fumeur ni écrivain. Partant, il y a au moins deux mensonges dans cette phrase.

J'ai perdu l'aînée de mes chattes, qui était ma compagne de vie depuis plus de quatorze ans, mon pilier, mon amour, mon enfant, mon soleil, bref, le visage parfait de ce dont un être tourmenté a besoin pour se raccrocher à la réalité. Un concentré d'amour et de joie. Avec cette perte, je me suis vu

partir avec elle. Car pour quelqu'un de profondément noyé dans la dépression, suspendu dans le vide depuis sa naissance, les bras engourdis, les doigts lâchant les uns après les autres, le dos lourd de son passé ; il suffit d'un rien pour céder, pour se dire que la peur de ce qui nous attend dans la chute angoisse moins que ce qui nous attend en haut de la falaise. Dans ce moment épouvantable, j'ai pu compter sur la présence de ma cousine et de son fils, et je leur adresse mon infinie gratitude pour leur présence, leur empathie, leur abnégation. Je sais ce que je leur dois.

Il s'agit donc d'une naissance qui débute par la mort. Je pense que nous mourons plusieurs fois dans notre vie, même si peu d'entre nous en ont soit la conscience, soit le courage de se l'avouer. Notre rapport avec la mort est faussé ; non pas parce que nous ne savons pas ce qu'il y a après, mais parce que nous savons précisément ce qu'elle engendre en nous : un point de non-retour. Or, l'être humain ne peut jamais totalement poursuivre son chemin sans ne plus jamais penser à ce qu'il laisse derrière lui, et personne ne saurait repartir d'une page blanche sans se savoir émotionnellement impacté par l'abandon, l'absence, le manque de ce qu'il connaît, et qui se résume aux choses les plus simples : les amis, la famille, l'odeur du café ou cette terrible crispation qui vous saisit quand vous voyez les chiffres défiler à la station essence.

Ma propre naissance était faussée ; « bébé rebond », je suis celui qui s'est invité dans ce monde par la mauvaise porte ce samedi de fin d'hiver 1989. Celle que ma mère a vue seule ouverte pour réchapper de son existence. J'étais donc, dès ma conception, celui qui portait un espoir et un avenir déjà trop lourds, et dont le poids s'inscrivait alors dans son identité à peine façonnée – puisque j'avais changé de prénom alors même que je voyais le jour, ce que j'appris plus tard. J'ai longtemps détesté mon prénom. C'était comme s'il ne m'appartenait pas.

Maman célibataire divorcée, famille recomposée... mais que cela est banal, aujourd'hui ! À cette époque, il fallait davantage sortir du lot pour assumer pleinement de dégager le père du môme, et se sentir capable seule de l'élever dans un quartier malfamé d'une ville de province. Je crois au fond de moi que je lui en veux toujours un peu, à ma mère, d'avoir intégré si fort en moi, et par moi, son propre futur. D'autant plus facilement, je vous l'accorde, qu'avec le recul de cette bonne trentaine d'années, on se dit que le petit était envoyé, avec amour, à la boucherie. J'ai récemment pu établir mon arbre généalogique – ce qui m'a passionné, retrouvant du côté de mon grand-père, une lignée de quatre cents ans de paysans vendéens ; et du côté de ma grand-mère, réunionnaise, l'ancêtre débarqué d'Afrique orientale pour aller défricher l'île de la Réunion, alors appelée Bourbon, tout juste acquise par le royaume de France. Quelle émotion, de retrouver des personnes de votre famille, esclaves, et sans nom. De Gracie Marie, née en 1690, à Annette, Madeleine, Charles... sans nom de famille. Jusqu'à Charlotte, affranchie de son maître en juin 1836, avec ses petits Sylvain et Isaac alors âgés de 4 et 6 ans. Quelle surprise d'apprendre qu'après ces centaines d'années, la conscription de mon grand-père l'emmena dans des terres si lointaines où il trouverait l'amour. La tentation est grande de considérer que cet héritage a pesé, de quelque manière, jusqu'à ce jour, et jusqu'à moi, le dernier des Guédon.

N'étaient la relative pauvreté de notre vie commune, le taiseux héritage familial, le quotidien pas top dans un appart de banlieue (oui, dans les villes moyennes, la banlieue est dans la ville), rien de tout cela n'a empêché nombre de gamins de grandir ni Hollywood d'en faire la toile de fond de ses séries datées. S'il n'y avait que la toile de fond...

Pour être honnête avec vous, j'ai été jusqu'à ma petite dizaine d'années ce que l'on appellerait de nos jours un enfant-roi. Je ne sais pas vraiment si j'ai été insupportable, capricieux ou arrogant – et pour tout dire il me semble plutôt

que c'était l'inverse, me mettant dans un coin pour m'excuser d'être là – mais bien sûr, que j'ai été choyé, aimé voire adoré, et que je ne manquais d'absolument rien. Ma mère aurait tout fait pour que je sois au centre, fière de me porter aux nues, angoissée par le moindre virus s'attaquant à son bébé ou à la simple vue de celui-ci grimper à la fenêtre du dixième étage le temps d'un aller-retour à la cuisine. Ah, les parents, toujours inquiets. Je ne me souviens pas bien de ce qu'elle m'en avait dit, sur le fait qu'elle était devenue bleue, ou verte ou violette, quelque chose comme ça. Y compris lorsque à deux ans environ, je dévalai les escaliers de notre grande tour HLM avec ma petite voiture à roulettes jaune et bleu, ce qui me valut un traumatisme crânien. J'avais peut-être décidé de fuir, déjà, mais ma méthode n'était pas très au point. Elle m'apprenait très tôt l'anglais, me mettait devant un piano avant que je ne sache marcher, ou m'achetait une guitare dans l'espoir que je lui joue les morceaux de Brassens qu'elle écoutait tant. Je vivais donc dans un véritable cocon qu'elle avait forgé pour me protéger, dans ce bon sens que partagerait n'importe quel parent sensé, hermétique aux agressions du monde extérieur. Qu'il est facile de dire pour moi, maintenant, que le danger viendrait du cocon lui-même comme vous et moi, spectateurs d'un film d'horreur, hurlerions au personnage principal de ne pas aller ouvrir la porte au tueur. S'il nous entendait, il n'y aurait pas d'histoire. Et à quel point faudrait-il s'égosiller pour que l'on soit entendu à travers un écran parfaitement imperméable ?

De cette époque, je suis à ce jour encore étonné de voir mes larges sourires sur la quasi-totalité des innombrables photos soigneusement compilées et légendées dans les albums par la très belle écriture de ma mère. Ce qui me permet d'ailleurs de constater que je suis également étranger à cette sensation universelle qu'un premier caca au pot équivaut au premier pas sur la lune. Seigneur. L'on dit que les écrits restent, et voilà ce qu'il en reste de l'album de ma jeune vie : des sourires.